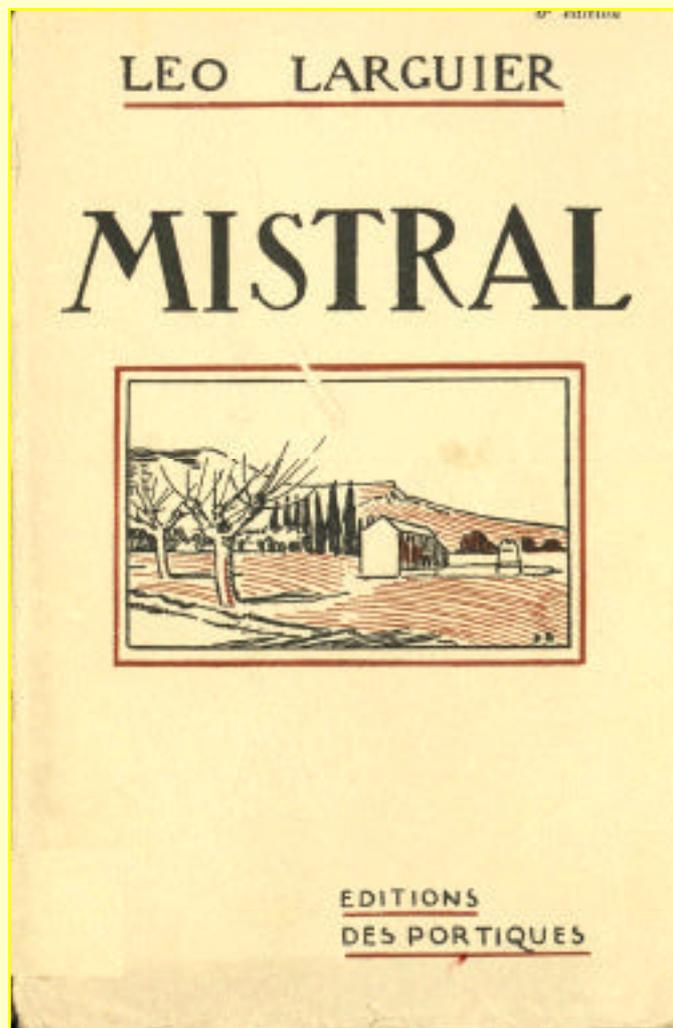


Léo Larguier

MISTRAL



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/ciel/>

Léo Larguier

MISTRAL

**Paris
1930**

I IMAGES

En Provence et dans tout le Languedoc, jusqu'aux Cévennes, il y a encore quelques années, des chanteurs ambulants avaient coutume de s'installer sur la place où, les jours de marché, les jardinières, debout derrière des corbeilles, criaient leurs pommes d'amour, leurs aubergines, et vantaient le sucre des muscats et la chair ferme des pêches de vignes.

D'abord, on ne faisait pas attention à eux, L'homme ressemblait, avec sa blouse, à un de ces fondeurs de cuillers qui viennent de l'Auvergne, portant leurs creusets, leurs moules, leur charbon de bois et leurs barres d'étain.

La bonne femme était pareille à toutes les bonnes femmes du pays et leur attirail était modeste: une toile roulée comme une bâche qu'ils posaient contre un platane et deux longues baguettes.

Ils prenaient leur temps, choisissaient leur heure et faisaient un tour, pour leur plaisir.

Le drapeau de la mairie était immobile dans le soleil. Deux enfants de chœur jouaient aux billes derrière la sacristie. Ils étaient habillés pour un baptême. Mais s'ils avaient endossé la jupe coquelicot et le surplis blanc, ils gardaient tout de même leurs sabots.

Les marchands de fruits et de légumes faisant trop de bruit, on avait fermé les fenêtres de l'école communale où les petits ânonnaient leur leçon. Des retraités à quarante sous par jour, chassés des bancs sous les platanes où ils avaient coutume de s'asseoir et de goûter la douceur de la matinée, passaient lentement entre les rangées de corbeilles, inspectant les melons de Cavaillon, les caisses de raisins et; de figues, et ils avaient des têtes régulières de vieux jurisprudents romains.

Sous un immense parapluie de cotonnade pourpre, une jeune femme, plus élégante que revendeuses et qui arrivait d'Avignon ou de Nîmes, étalait des rubans et des coupons d'étoffe sur des tréteaux. Les paysans étaient un peu intimidés devant son éventaire. Ses mains étaient blanches et elle portait chapeau. Attifée comme les commises des bazars, près de la Préfecture, elle se parfumait comme les chanteuses qui débarquent du train de six heures, le samedi soir, et vont en cache-poussière de tussor, au Café des fleurs ou à l'Eden concert.

Sur le siège d'une voiture, un grand gueusard imposait silence à deux faméliques jouant, l'un du trombone, l'autre du cornet à pistons. Il était en veston gris, mais il était coiffé d'un casque pareil à ceux des héros de l'Iliade.

Au bout de ses doigts chargés de bagues trop grosses, il élevait un flacon où l'on voyait, dans un liquide doré, un serpent étuvé et blanchâtre ou un ver solitaire.

C'était un marchand d'élixir vermifuge. Il arrachait aussi les dents avec le geste d'un aubergiste qui débouche une bouteille de Châteauneuf-du-Pape ou de Tavel.

Ceux qui en avaient essayé le disaient fort entendu.

L'opération coûtait cinquante sous et on emportait sa molaire qu'il roulait comme un berlingot, avec une rapidité d'escamoteur, dans un papier de soie, tout en déchaînant la musique, les rôts du trombone et les éclats déchirants du piston...

Un petit vieux, dont le chapeau de feutre pelé avait pris la teinte de l'amadou, vendait des almanachs et des lacets. Dans sa grande barbe d'argent vert, pareille à celles que Rembrandt donna à ses rabbins et à ses prophètes, il murmurait en offrant sa marchandise:

*Almanach nouveau,
Pierre Larrivée...*

Des polissons sortis de l'école l'escortaient en criant:

*Y a plus de mensonges
Que de vérités...*

Onze heures sonnaient à l'horloge de l'église; les ménagères qui avaient fini leur marché flânaient en bavardant, le panier plein, posé contre leurs jupes, et c'est à ce moment que les chanteurs ambulants déployaient leur toile qu'ils tendaient entre deux arbres de la place. On apercevait alors une douzaine de petites scènes peinturlurées sans beaucoup d'art. Elles représentaient généralement les épisodes les plus marquants d'un assassinat célèbre. Le plus terrible était celui de Fualdès, le notaire de Rodez.

Un premier cercle se formait et le bonhomme entonnait sa complainte d'un air lamentable:

*Écoutez, âmes sensibles,
L'épouvantable récit...*

On s'attroupait. Il frappait d'un coup de gaule sur la toile qui claquait et il indiquait le tableau qui correspondait à son couplet:

*Bastide, le gigantesque,
Moins deux pouces ayant six pieds...*

et l'on écoutait la lugubre chanson en suivant de l'œil, sur la toile, chaque phase du crime.

Sa femme vendait le texte grossièrement imprimé et enluminé.

Il coûtait un sou.

Quand le vieux las de brailler et qu'il avait montré les assassins devant la guillotine, entourés de gendarmes abondamment moustachus avec leurs bicornes, leurs bottes et leurs buffleteries couleur d'omelette, il déployait sur l'affaire de Rodez d'autres tableaux représentant, par exemple, la vie de Geneviève de Brabant.

L'honneur de la conter revenait à la bonne femme qui attaquait,
fière comme s'il se fût agi d'elle-même:

*Geneviève est mon nom d'assurance,
Née de Brabant, où sont tous mes parents
Je suis comtesse
De grande noblesse...*

Elle empoignait tout le monde, jusqu'au garde champêtre qui avait fait la guerre et pouvait épingle la médaille militaire sur sa blouse bleue, jusqu'au dernier cuirassier de Relschoffen qui dépassait l'assemblée d'une tête osseuse et robuste allongée par une barbiche à l'impériale.

Ces ambulants vendaient presque toutes leurs chansons et, quand la place devenait déserte, ils allaient se faire servir une portion au Cheval Blanc, un affenage fréquenté par les rouliers et qui sentait ce jour-là le foin que les chevaux mangeaient devant la porte, la daube à l'anchois et le pain chaud...

- - -

On a tant écrit sur Mistral, on a tant fait de prônes, comme il eût dit, on a tant commenté son œuvre et conté sa vie, depuis ce jour du mois de septembre 1830 où il naquit au mas du Juge, que nous ne montrerons ici, comme le faisaient les chanteurs du marché, que des images.

Les doctes épilucheurs de textes et les fabricants de gloses les plus probes trahissent plus d'une fois les poètes qu'ils expliquent et leur prêtent souvent des intentions qu'ils n'eurent point.

On peut étudier, pendant toute une vie, l'œuvre d'un écrivain ou d'un artiste et passer tout le temps à côté de lui et se tromper sans cesse.

Les plus ingénieuses et les plus laborieuses interprétations nous émeuvent peut-être bien moins que les petites scènes et les images familières ou sublimes d'une grande existence.

Virgile est assis devant sa maison rustique; il vient d'achever la divine églogue à Pollion; un cygne vogue lentement entre les roseaux du fleuve, et une abeille en retard passe comme un vers envolé au-dessus du poète...

François Villon boit une chope de vin qu'il ne pourra pas payer, dans une taverne de la rue Saint-Jacques, au fond d'un crépuscule du quinzième siècle... Rembrandt, en deuil de Saskia, fait manger de la bouillie à son fils Titus, dans une écuelle de Delft. L'enfant lève ses yeux candides vers son père qui songe à la morte, dont il peignit la nudité dans une matière somptueuse où les roses pâles tournaient à la perle et où les blancs se fondaient en sourdes lumières d'argent...

On peut encore imaginer l'immense peintre derrière une vitre, à la croisée de l'auberge où il logeait alors et d'où il assista à la vente à l'encan de ses trésors, par voie de justice, pouvant entendre à quels prix dérisoires atteignaient les enchères dirigées par ces deux gredins: le conseiller Nicolaes Tulp et son gendre le bourgmestre Six...

Le père Corot revient à la tombée du jour de Ville-d'Avray ou; il a peint, le sac à l'épaule. le paysage est pareil à une esquisse; les arbres se vaporisent aux lisières, les étangs semblent attendre l'étoile ou la nymphe, et se vieux bonhomme las et plein de rêves ne regarde rien et il est semblable à un de ces petits colporteurs qui plient sous une charge d'almanachs et de Clefs des Songes, lui qui a fixé sur la toile l'automne d'argent de la journée, la minute sensible qui n'est faite que d'un reflet et d'une vapeur, entre le dernier adieu du couchant et l'aube imminente de la lune...

Dans son pavillon sans meubles de la rue Basse, à Passy, à l'heure où tous ses voisins dorment, Balzac écrit... Sa belle main de prélat dont il est si fier court sur les feuillets tout luisants d'encre qu'il jette autour de lui. Les dures mèches de ses cheveux noirs tombent le long de ses fortes joues et sa lourde tête aux yeux fiévreux sort d'une vieille robe de moine. Le voici qui se lève pesamment; il va jusqu'à sa cuisine déserte, plus pauvre que celle d'un ouvrier... un arôme flotte... L'auteur de la Comédie Humaine fait lui-même son café!..

Victor Hugo, au bord de son île, rôde à la brune, son chapeau enfoncé jusqu'aux oreilles, en grosse pèlerine de marin... Lamartine, toujours matinal, allume sa petite lampe dans la tour de Saint-Point... Mistral choisit un cigare avec bonhomie au bureau de tabac de Maillane ou bien il prend le frais en lisant un petit journal local, sur un banc de son jardin, comme un paysan...

II

LA MUSE PROVENÇALE

— Un paysan, Mistral? Pas plus que Virgile, assurément. Un Provençal et le plus grand de son terroir, voilà d'abord ce qu'il faut dire.

Il y a une lignée provençale qui n'est pas plus tributaire de Paris que le roi René ou les comtes de Toulouse ne l'étaient du roi de France.

Il existe un art méridional qui a ses franchises, son atmosphère et son climat, un art qui, en peinture par exemple, va de la Pieta de Villeneuve à Paul Cézanne en passant par le Parrocel et Granet, d'Aix, Honoré Daumier, Pierre Puget Monticelli et Paul Guigot, de Marseille.

Il y a aussi une prodigieuse histoire du Midi que l'on n'enseigne pas dans les écoles, de belles et de tragiques images que l'Université ne fait point passer dans sa lanterne magique.